

Luc 18,9-14

LE SALUT PAR LA FOI ET NON PAR LES ŒUVRES

Puisque cet Évangile fait suite à celui de dimanche dernier, nous pouvons nous poser la question : où trouver la force d'avoir cette foi de la veuve qui crie et qui vient importuner son Juge ? Cet Évangile nous montre, en effet, les dispositions intérieures qu'il faut avoir pour trouver cette force de supplier jour et nuit inlassablement, sans se décourager. Il donne en même temps les dispositions nécessaires pour bien prier.

Tout d'abord, l'introduction nous oriente vers l'erreur, pourrait-on dire, du Pharisien ou tout au moins de ceux qui ressemblent au Pharisien. Jésus dit cette parabole pour « certains hommes qui étaient convaincus d'être justes et qui méprisaient tous les autres ». Nous avons déjà vu à propos d'Abel, de Noé et d'Abraham ce qu'était un juste.

Abel était juste parce que, ayant accepté la décision de Dieu de mourir pour son frère, il s'était laissé tuer et, nous dit l'Épître aux Hébreux au chapitre 11, [verset 4], Dieu le déclara juste agréant son sacrifice. On est donc juste lorsqu'on fait ce que Dieu demande et lorsque Dieu déclare que l'on est juste. S'il ne le déclare pas, on ne l'est pas, même quand on a fait ce qu'il a demandé. Il faut attendre le moment qu'il décide.

Pour Noé, c'est la même chose. Toujours dans l'Épître aux Hébreux au chapitre 11, [verset 7], l'auteur dit que Noé condamna le monde – il prêcha aussi la pénitence à ses contemporains – et Dieu le déclara juste. Et, en plus de cela, nous savons comment, ayant été déclaré juste, Noé a intercédé pour les pécheurs.

Quant à Abraham, lui aussi, il a dû obéir à Dieu : Trouvant son cœur fidèle, Dieu fit alliance avec lui. Puis, trouvant qu'il avait fait ce qu'il demandait, qu'il avait la foi, eh bien, Dieu alors le déclara juste. Et de nouveau Abraham intercède pour les habitants de Sodome et de Gomorrhe, tout au moins pour les justes qui y sont. Ainsi nous voyons comment on est juste : par l'obéissance à Dieu d'une part, par la décision de Dieu d'autre part ; et quand il le décide, c'est toujours pour que le juste intercède pour les autres. Or, que voyons-nous ici : « ils étaient convaincus d'être justes et méprisaient les autres ». C'est donc une fausse justice ; ils remarquent qu'ils ont bien agi certes, mais ils n'ont que du mépris pour ceux qui font mal, au lieu d'intercéder pour eux.

Nous voyons donc ici comment nous devons acquérir cette justice, et je pense que la parabole peut nous y aider.

On remarque qu'il y a deux personnages : le pharisien et le publicain. Le premier, – ne nous y trompons pas, et ne l'accablons pas inutilement – est vertueux, cet homme semble bien ne pas pécher ; en tous les cas, il n'est pas injuste, voleur, adultère. Il n'est pas comme ce Publicain, et s'il disait qu'il l'était, il mentirait. Il doit dire ce qui est vrai. Il va même très loin : « Je jeûne deux fois par semaine, je verse la dîme, la dixième partie de ce que je gagne ». La Loi demandait de le faire. Donc c'est un homme vertueux, mais alors qu'est-ce qu'il y a de mal en lui ? Il se glorifie de ses vertus, il s'estime juste en condamnant les autres ; il montre à Dieu le bien qu'il a fait, il étale ses vertus et les offre à Dieu comme un cadeau qui lui donnerait droit à la bienveillance divine.

Le Publicain, par contre, est un pécheur et il en est désolé : « il se tenait à distance, n'osait même pas lever les yeux vers le ciel, se frappait la poitrine en disant : « Mon Dieu, prends pitié du pécheur que je suis ».

Pour mieux saisir encore ce qu'il y a de dommageable pour ceux qui font le bien, nous pourrions comparer d'une façon plus serrée le Pharisien et le Publicain. Le Pharisien regarde le bien qu'il a fait, le Publicain ne voit que le mal qu'il a accompli. Le Pharisien se compare aux autres, et évidemment – il doit être sincère et il veut l'être, sinon, s'il ment, il n'accomplit pas la Loi de Dieu – il se découvre juste. Le Publicain, au contraire, se compare à Dieu et, comme Dieu est juste, il se voit pécheur. Le Pharisien, parce qu'il s'estime juste, méprise et accuse l'autre, car il semble bien, dans la parabole, que le Pharisien dise sa prière à haute voix pour que l'autre l'entende ; heureusement même que l'autre l'entend, parce qu'en entendant tout le bien qu'il n'a pas fait, il est encore plus contrit de voir à quel niveau, à quelle dégradation, à quelle bassesse il est tombé. Il y aurait beaucoup de choses à dire ici à propos de la Loi qui est nécessaire pour faire découvrir ce que nous sommes vis-à-vis de Dieu, la misère dans laquelle nous nous trouvons. Donc le Pharisien, parce qu'il s'estime juste, accuse l'autre ; mais le Publicain, parce qu'il s'estime pécheur, se méprise et s'accuse. Le Pharisien est satisfait de lui et ne demande rien ; le Publicain ne regardant que son péché rougit de sa malice et implore le pardon divin. En un mot, on pourrait dire que la prière du Pharisien se ramène à ceci : « Seigneur, regarde le bien que j'ai fait » ; et la prière du Publicain : « Seigneur, ne regarde pas les péchés que j'ai commis ». Et la sentence, nous l'avons entendue : « Je vous le déclare : c'est lui, ce dernier qui est devenu juste et non pas l'autre, car qui s'élève sera abaissé et qui s'abaisse sera élevé ».

Nous avons dans cette parabole, dans cette conclusion également, pas seulement ce qu'on pourrait appeler, d'une façon trop superficielle, trop moralisante, trop au niveau d'une compréhension humaine, une leçon morale d'humilité ; nous avons, si nous creusons un peu plus, – ce que je vais faire plus loin, parce que c'est important –, nous avons ici cette vérité fondamentale que nous oublions peut-être trop souvent, c'est que nous ne sommes pas justifiés par nos œuvres, mais par la foi.

Les dimanches précédents nous ont déjà préparés, par tous ces Évangiles qui nous ont pas mal bousculés, à cette vérité : Le bien que nous faisons, il faut s'en rendre compte tous les jours, ne vient pas de nous, il vient de Dieu. Donnons un exemple simplement. Nous connaissons bien toutes ces réunions que les chrétiens font dans l'Église, surtout aujourd'hui. Que fait-on dans ces réunions, si ce n'est d'abord étaler toutes les réussites qu'on a faites ? On les photocopie même et on envoie partout un exemplaire de toutes les réalisations que l'on a bien faites. Si toutes nos réunions chrétiennes étaient calquées sur la Messe, on saurait qu'on commence toujours par étaler les manquements, ce qu'on n'a pas réussi. On ne s'en rend pas compte, parce que souvent la Parole de Dieu entendue reste enfermée dans des idées ou dans des prières faites à deux genoux, mais est très vite oubliée lorsqu'on est dans la vie active. Mais il faut s'en rendre compte et cela n'est pas si facile que cela : le bien que nous faisons ne vient pas de nous, cela vient de Dieu. Dès lors, qu'est-ce que cela signifie sinon ceci : que le bien que nous faisons ne nous donne aucun droit à être sauvé, il ne donne droit à rien du tout. Est-ce tellement étrange, lorsque nous avons entendu Jésus dire : « Estimez-vous des serviteurs inutiles » ? (Lc 17,10). Nous devons simplement remercier Dieu d'avoir encore bien voulu nous combler, nous, les pécheurs que nous sommes.

Oui, personne n'est sauvé par ses mérites. Comme c'est tellement important, je vais vous lire quelques passages de saint Paul, qui lui aussi a été affronté, lui qui était Juif, avec ses contemporains et ses concitoyens juifs à ce problème de la justification.

Dans l'Épître aux Éphésiens chapitre 2, versets 8 à 10, voilà ce qu'il écrit : « C'est par la Grâce, en effet, que vous êtes sauvés moyennant la foi. Cela ne vient pas de vous, c'est un don de Dieu ; cela ne vient pas des œuvres ; nul ne doit pouvoir se glorifier. Car nous sommes son ouvrage, créé dans le Christ Jésus en vue des bonnes œuvres que Dieu a préparées d'avance pour que nous les

pratiquions ». Ici saint Paul ajoute justement qu'il faut faire la Loi, car on pourrait croire, quand on n'est pas solidement formé dans la doctrine chrétienne, que puisqu'on n'est pas sauvé par les œuvres, il ne faut plus rien faire : ayons la foi et on est sauvé ! Non ! On reçoit par la foi la grâce qui nous permet de faire les œuvres convenablement, car sans elle on ne peut pas les faire. Mais le but, ce n'est pas d'avoir la foi pour faire les œuvres, c'est de faire les œuvres pour approfondir la foi.

Dans la première Épître aux Corinthiens chapitre 4, versets 7 à 10 : « Qui donc en effet te distingue, dit saint Paul à ces Corinthiens qui se vantent d'être de bons chrétiens. Qu'as-tu que tu n'aies reçu ? Et si tu l'as reçu, pourquoi te vanter comme si tu ne l'avais pas reçu ? Déjà, vous êtes rassasiés, déjà vous vous êtes enrichis. Sans nous, vous êtes devenus rois ! Eh ! Que ne l'êtes-vous donc, rois, pour que nous aussi nous partagions votre royauté ? Car Dieu, ce me semble, nous a, nous les apôtres, exhibés au dernier rang (= la dernière place) tels des condamnés à mort ; oui nous avons été livrés en spectacle au monde, aux anges et aux hommes. Nous sommes, nous, fous à cause du Christ. Nous sommes faibles et vous, vous êtes forts. Vous êtes à l'honneur et nous dans le mépris ». Si nous étions persécutés, si on nous mettait sous les yeux toutes les gaffes que nous faisons, nous serions tous les jours dans un état de dépression, disant à Dieu : qu'est-ce que nous valons ? C'est peut-être pour cela que dans l'Église, on n'a pas souvent prêché ceci, parce qu'on craignait trop de faire tomber les chrétiens dans une dépression spirituelle ; car c'est un danger, quand on n'est pas convaincu que le Salut vient de Dieu seul, de se dire que tout ce qu'on a fait ne nous mérite pas le Salut. Non, il faut découvrir que ce Salut est tellement plus important pour nous que nos œuvres, tellement plus grand que nos mérites, qu'il ne peut que nous être donné.

Dans l'Épître aux Galates, chapitre 2, verset 16 : « Sachant bien que l'homme n'est pas justifié par la pratique de la Loi, mais seulement par la foi au Christ Jésus, nous avons cru, nous aussi, au Christ Jésus, afin d'être justifiés par la foi au Christ et non par la pratique de la Loi ; car personne ne sera justifié par la pratique de la Loi ». Il n'y a pas de phrase beaucoup plus claire. Et un peu plus loin, au début du chapitre 5, versets 4-6, il ira même jusqu'au bout de sa pensée : « Vous avez rompu avec le Christ, vous qui demandez la Justice à la Loi ; vous êtes déchus de la grâce. Pour nous, c'est par l'Esprit que nous attendons de la foi la Justice espérée. Car dans le Christ Jésus, ni circoncision, ni incirconcision n'ont de valeur, mais seulement la foi agissant par la Charité ».

Dans tous ces textes, nous voyons qu'il y a primauté de la foi sur les œuvres, c.à.d. primauté des vertus théologiques sur les vertus morales. On les confond souvent. Ainsi la philanthropie, l'amour du prochain tel que n'importe quel homme peut le comprendre, ce n'est pas la charité, bien qu'il ne soit pas possible d'avoir la charité si la philanthropie fait défaut. Celle-ci, bien que difficile à exercer, n'est qu'une excellente attitude de l'homme envers son semblable. La charité, par contre, c'est l'attitude de Dieu à notre égard, c'est son amour à lui, qu'il a déversé par sa grâce dans ces vases d'argile que nous sommes, amour divin qu'il nous a donné pour que nous le déversions à notre tour sur les autres. La charité est donc tout autre chose que cette attitude simplement philanthropique qu'un païen, qu'un incroyant peut avoir.

Il en est de même de la foi. Si celle-ci implique l'accomplissement des œuvres, elle est d'abord et avant l'accueil de la Grâce de Dieu en Jésus-Christ, du Salut que Dieu seul peut donner. Sans cette foi, il n'y a pas de salut, même si nous faisons les commandements.

L'attitude du croyant est comparable à celle d'un homme qui pend au-dessus d'un gouffre, mais qui, la main tendue, est tenu par la main du Christ. Il nous faut constamment prendre conscience de cette réalité. Si nous fiant à nous-mêmes nous lâchons la main du Christ pour aller chercher dans notre poche le billet sur lequel sont écrites toutes nos bonnes œuvres, nous tombons à l'instant même dans le gouffre, et tout est perdu, corps et biens. Il nous faut rester la main vide, pour que le Christ nous tienne. Se baser sur ses propres mérites, sur le bien accompli, s'attacher aux œuvres, au contentement de soi d'avoir bien agi, c'est consacrer sa main à les écrire sur le papier de notre mémoire, et c'est lâcher Jésus-Christ.

Il nous faut donc mourir constamment à nous-mêmes, c.à.d. à notre propre valeur, à notre propre gloire et à la satisfaction de nous-mêmes. C'est un état de pauvreté indispensable pour recevoir le Salut, le Royaume et toute grâce. Voilà pourquoi, à chaque Messe, nous offrons notre pauvreté et notre misère et notre repentir avec le Christ, et nous disons : « Seigneur, tu ne prends aucun plaisir au sacrifice. Mon sacrifice c'est un esprit brisé ; d'un cœur brisé, broyé, tu n'as point de mépris » (Ps 51. 18,19).

Telle est l'attitude que nous devons prendre jour et nuit. C'est pourquoi, un moyen, me semble-t-il, qui peut nous aider à retenir cette leçon de l'Évangile, c'est de nous comparer, non aux autres mais à Dieu et à Jésus-Christ. Nous découvrirons alors bien vite où nous en sommes. Ou encore, de se dire : je refuse de regarder ce que j'ai fait jusqu'ici, et je ne veux regarder que ce que je n'ai pas encore fait. Alors, ayant découvert que nous ne sommes certainement pas au point, nous sentirons naître dans notre cœur cette supplication de la veuve ou des élus de Dieu qui crient vers lui jour et nuit : « Seigneur, si toi tu ne viens pas me sauver, maintenant, dans la seconde où je parle, je suis déjà perdu ». Nous vivrons alors cette souffrance bienfaisante et nécessaire de la croix, qui nous tiendra éveillés et attentifs à rester accrochés à Jésus-Christ, et qui nous permettra d'entendre ce que Jésus dit du Publicain : « C'est lui, je vous le dis, qui est devenu juste et non pas l'autre, car qui s'élève, c.à.d. regarde sa valeur, sera abaissé, non seulement à la fin de sa vie, mais à chaque instant, et qui s'abaisse à chaque instant sera élevé ».

Gérard Weets
Jauchelette, La Ramée, 1974.